

Partir en Livre

Montage de textes
pour adolescents

du 22 juin au 23 juillet 2023



MINISTÈRE
DE LA CULTURE

Liberté
Égalité
Fraternité

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE



ÉDITO

MONTAGE DE TEXTES POUR ADOLESCENTS : LA LIBERTÉ

Le Centre national du livre offre ce montage de textes autour de la liberté aux acteurs de la 9^e édition de Partir en Livre : les bibliothèques, les librairies, les associations de développement de la lecture ou de solidarité, les centres de loisirs et socio-culturels mais également les musées, les théâtres, les établissements scolaires et universitaires, les structures pénitentiaires et médico-sociales, le réseau des établissements culturels français, les librairies francophones à l'étranger...

Ce montage de textes a été conçu à destination des adolescents, mais tous sont invités à s'en saisir librement : lecture d'extraits, théâtralisation, recomposition à l'envie... Il s'agit d'un outil adaptable aux envies et besoins de chacun en matière de lecture à voix haute. Les droits des textes présents dans les documents ont été cédés par les maisons d'édition pour la durée de la manifestation.

Sommaire

PAGE 3

JE SAIS POURQUOI L'OISEAU EN CAGE CHANTE
Maya Angelou

© 1969, traduit de l'anglais par Mathilda et Samuel Légitimus

PAGE 5

ALMA, LE VENT SE LÈVE
Timothée de Fombelle

© 2020, Gallimard Jeunesse

PAGE 6

« D'OÙ ES-TU », ELLE VA NUE LA LIBERTÉ
Maram al-Masri

© *Vive la liberté*, 2014, Éditions Bruno Doucey

PAGE 7

DISCOURS DE RÉCEPTION DU PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
Albert Camus

© 1957, Gallimard

PAGE 8

A(NI)MAL
Cécile Alix

© 2022, Slalom

PAGE 10

« PIÈCE », NOS POINGS SOUS LA TABLE
Garous Abdolmalekian

© *Vive la liberté*, 2014, Éditions Bruno Doucey

PAGE 11

UN ÉTÉ EN LIBERTÉ
Mélanie Edwards

© 2020, Bayard Éditions

PAGE 12

CYRANO DE BERGERAC
Edmond Rostand

© 1897

Je sais pourquoi l'oiseau en cage chante

MAYA ANGELOU

© 1969, traduit de l'anglais par
Mathilda et Samuel Légitimus



1 minute 30 secondes
de lecture

Maya Angelou est une écrivaine, poète, scénariste, chanteuse, comédienne et militante des droits humains incontournable de la vie artistique et politique américaine. Ses textes parlent de la lutte pour la liberté et l'égalité des Noirs, en particulier des femmes.

L'oiseau libre sautille
Sur le dos du vent
Et flotte en aval
Jusqu'à ce que s'achève cet élan
Et plonge ses ailes
Dans les rayons orange du soleil
Et ose défier le ciel.

Mais un oiseau qui piétine
dans sa cage étroite
peut rarement voir à travers
ses barreaux de rage
ses ailes sont entravées et
ses pattes sont liées
alors il ouvre sa gorge pour chanter.

L'oiseau en cage chante
avec un trémolo de peur
des choses inconnues
mais espérées encore
et sa mélodie se fait entendre
sur la colline lointaine
parce que l'oiseau en cage
chante la liberté.

L'oiseau libre pense à une autre brise
et aux alizés doux à travers les arbres soupirants
et aux vers tout gras l'attendant sur une pelouse luisante
à l'aube et il désigne le ciel comme sien.

Mais un oiseau en cage s'assoit sur la tombe de ses rêves
son ombre paille d'un cri de cauchemar
ses ailes sont coupées, ses pattes liées
alors il ouvre sa gorge pour chanter.

L'oiseau en cage chante
avec un trémolo de peur
des choses inconnues mais désirées encore
et sa mélodie se fait entendre
sur la colline lointaine parce que l'oiseau en cage
chante la liberté.

Alma, le vent se lève

TIMOTHÉE DE FOMBELLE

© 2020, Gallimard Jeunesse



2 minutes
de lecture

Chez les Okos, le mot «alma» signifie «libre». Mais ce genre de liberté n'existe dans aucune autre langue. C'est un mot rare, une liberté imprenable, une liberté qui remplit l'être pour toujours. Le père d'Alma raconte que chez lui, ce nom pourrait se dire «marquée au fer rouge de la liberté».

Alma ne comprend rien à cette histoire de marque et de fer. Dans la langue de sa mère, la langue des Okos, il n'y a pas de fer. Il n'y a de mots que pour ce qui est important. Pour dire la couleur de chaque heure de la nuit ou le gloussement qu'on fait en dormant quand une herbe vient nous toucher l'oreille.

«Et peut-être qu'Alma et sa liberté ont raison, pense Nao en la regardant. Oui, elle sera mieux ici à semer sa fièvre dans les collines plutôt qu'à attendre ici.»

Elle la suit des yeux dans la maison.

Alma prend son arc et ses flèches qu'on a rangés sur le côté. Elle marche d'abord vers la porte mais hésite un instant et revient sur ses pas. Elle plonge sa tête au creux du cou de sa mère, juste au-dessus de l'épaule. Elles se tiennent serrées l'une contre l'autre. Le geste est le même que d'habitude mais la voix d'Alma s'étrangle.

Maman.

Reviens vite, Lilim.

Nao sent sur sa peau les yeux bouillants de sa fille.

Reviens vite ou bien Lam aura tout mangé !

Alma s'attarde encore un peu dans le repli où elle aime se blottir depuis qu'elle est toute petite.

Maman.

Elles restent longtemps ainsi, sans se prendre les mains, parce que l'une tient son arc et l'autre a les doigts pleins de farine de mil. Puis elles se séparent. Plus tard, en y repensant chacune si souvent, elles ne sauront dire combien de temps cela a duré : une seconde ou une vie.

« D'où es-tu », *Elle va nue la liberté*

MARAM AL-MASRI

© *Vive la liberté*, 2014,
Éditions Bruno Doucey



**1 minute
de lecture**

— D'où es-tu ?
— De Syrie.
— De quelle ville en Syrie ?
— Je suis née à Dara. J'ai grandi à Homs. Je me suis épanouie à Lattaquié. J'ai rajeuni à Baniyas. J'ai fleuri à Jesr Alshoghor. J'ai brûlé à Hama. Je suis entrée en éruption pour Edleb. J'ai tonné à Déralzur et j'ai été éclair à Qamishli.
Et massacrée à Daraya.

— Qui es-tu ?
— Je suis celle qui leur fait peur
je suis celle qu'on emprisonne
je suis celle qu'on brûle
je suis celle qu'on tue.

C'est moi...
qui fais fleurir les arbres du cœur
quand je passe
qui fais tomber les montagnes de leur hauteur
qui fais revenir l'histoire sur ses pas
et qui colore la terre de mon soleil.

C'est moi...
celle qui crie à la face du dictateur.
Celle qui vit seulement dans les esprits nobles
celle que connaissent seulement les cœurs des héros
celle qui ne marchande pas et qui n'est pas à vendre.

Je suis le pain de la vie et son lait
mon nom est

Liberté.

Discours de réception du prix Nobel de littérature

ALBERT CAMUS

© 1957, Gallimard



1 minute
de lecture

Aucun de nous n'est assez grand pour une pareille vocation. Mais dans toutes les circonstances de sa vie, obscur ou provisoirement célèbre, jeté dans les fers de la tyrannie ou libre pour un temps de s'exprimer, l'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté. Puisque sa vocation est de réunir le plus grand nombre d'hommes possible, elle ne peut s'accommoder du mensonge et de la servitude qui, là où ils règnent, font proliférer les solitudes. Quelles que soient nos infirmités personnelles, la noblesse de notre métier s'enracinera toujours dans deux engagements difficiles à maintenir : le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression.

© 2022, Slalom



**4 minute 30 secondes
de lecture**

J'ai quinze ans.

Je veux vivre normalement avec ma famille autour de moi.

Lire. Ecouter de la musique. M'enfermer dans ma chambre. Ou laisser ma porte ouverte.

Respirer au gré de mes humeurs, au rythme de ma vie. De mes envies.

Poster des photos de fête sur les réseaux sociaux, découvrir ma messagerie saturée.

Des messages d'amis. Vivants. Leur répondre vite, vite, vite. Parce que je les aime.

Partager. Des repas de famille, des soirées sur la terrasse, des disputes, des espoirs, des déceptions, des passions, des colères, des réconciliations, des chagrins et des joies. Et des moments simples où il ne se passe rien, mais où tout est important. M'enivrer de rires, d'éclats de rire, de rires fous qui font rouler des larmes chaudes sur les joues, c'est ce que je veux.

Marcher dans la rue entre mes copains. M'asseoir avec eux dans un endroit tranquille, discuter de tout et de rien en me goinfrant de chips. Parler ma langue. Prendre le bus. Regarder le paysage défiler en fredonnant un air dans ma tête. Détester le prof d'anglais, adorer celui de maths. Lire avidement, avoir la flemme de faire mes devoirs. Ouvrir la fenêtre au chat. M'amuser de l'emprunte terreuse qu'il laisse sur ma copie avant de sauter du bureau.

Danser plonger dans la piscine jouer au tennis accompagner mon frère Tarek à son cours de clarinette marcher sous la pluie au soleil sentir l'acidité d'un citron sur mes dents la douceur de la pâte d'amande sur ma langue jouer de la guitare prendre des poses devant un miroir cuisiner mon plat préféré pleurer devant un film cacher mes larmes courir derrière mes rêves m'émerveiller admirer sentir une main m'effleurer un regard me caresser me remplir de l'instant du bonheur d'exister.

Fermer les yeux sans craindre les cauchemars.

Aimer et sentir qu'on m'aime.

Ecouter parler mon père. Retenir chacun de ses mots tellement c'est grand et beau.

Regarder peindre ma mère. Le cœur battant, pousser la porte de son atelier. Respirer l'odeur des pinceaux qui sèchent, des toiles humides, le parfum des pigments, de l'huile de lin et de l'essence de térébenthine.

Construire l'avenir, sans y penser. Frissonner. Embrasser. Grandir doucement, devenir adulte... un jour, pas maintenant, pas comme ça.

Pourquoi ma mère est-elle restée dans son enfer, m'abandonnant dans celui-ci, alors que j'avais tant besoin d'elle ?

Je veux retrouver mon âme insouciante et mon identité. Je veux me réaccorder.

J'ai quinze ans et je veux être moi.

Je me coule dans l'eau et pose mon menton sur mes genoux. Oublier... oublier la peau que je savonne. Oublier mon corps dévasté que je n'ose pas regarder pour rester celui que ma mère a façonné. M'échapper encore et encore, me diluer dans le miel des souvenirs.

Il y avait un endroit très vert où j'allais souvent pique-niquer avec mes frères. Après

le repas, on s'allongeait, les pieds dans l'eau de la rivière sous les myrtes, les lauriers et les pins. Les mains derrière la tête, on oubliait les premiers aboiements de la guerre. On regardait les rares nuages passer devant le soleil et on imaginait leur voyage, l'océan, le lac ou le fleuve qui les avait engendrés, les pays qu'ils avaient survolés, leur destinée... Ces nuages, c'étaient nous et nos rêves d'aventuriers.

Je me lave les cheveux. Ils ont repoussé. A quoi est-ce que je ressemble maintenant ?

Mes frères pêchaient et je restais dans l'herbe, les yeux fixés sur les arbres. Je pensais au plus profond de mon être la fusion s'opérer peu à peu entre nous, mon corps se fondait déjà dans leurs troncs, mes bras devant leurs ramures... nous nous étirions au gré du vent, envahissant l'espace, multipliant nos branches. Nous bruissions des chants d'oiseaux et du grincement des insectes. Nous nous laissons bercer par les ondes, les souffles, les courants de vie, cette intense sensation de liberté qu'apporte la nature. Nous n'aspirions alors qu'à une seule chose, la lumière.

Il n'y a plus ni arbre ni lumière dans un pays en guerre. Alors, comment pourraient y survivre les hommes ?

« Pièce », *Nos poings sous la table*

GAROUS ABDOLMALEKIAN

© *Vive la liberté*, 2014, Éditions Bruno Doucey



40 secondes
de lecture

Autour de ma maison
Celui qui pense au mur
Est libre
Et triste
Celui qui pense à la fenêtre
Celui qui cherche la liberté
Est assis entre ces quatre murs
Il se met debout
Il fait quelques pas
Il s'assied
Il se met debout
Il fait quelques pas
Il s'assied
Il se met debout
Il fait quelques pas
Il s'assied
Il se met debout
Il fait quelques pas
Il s'assied
Il se met debout
Quelques pas...

Même toi tu es fatigué de ce poème
Maintenant
Et lui donc
Il s'assied
Il se met debout...
Non !
Il tombe

Un été en liberté

© 2020, Bayard Éditions

MÉLANIE EDWARDS



1 minute 45 secondes
de lecture

Alors je me suis glissée sous les draps, j'ai fermé les yeux et essayé de tout me remémorer : la lumière crue, la chaleur sèche, le vent, la couleur des champs autour de la maison, les visages connus, le parfum capiteux de la nuit, l'odeur entêtante des figuiers, le joli bruit des grillons, nos rires, nos engueulades, l'odeur des blés blanchis au soleil, celle des moutons et des chèvres passant sur le chemin, l'agacement des mouches partout. Et surtout le silence, le beau et inquiétant silence de la campagne. J'avais hâte d'être au soleil, d'être soûlée de mistral et de courir pieds nus. Hâte de voir si la maison et les environs auraient changé, hâte de retrouver les quelques jeunes du hameau, de nager dans la fraîcheur du Lez, de dormir le matin sans être réveillée par le camion poubelles, les coups de klaxon ou les cavalcades dans l'escalier. Et surtout hâte de lâcher mon inquiétude pour maman, qui me donnait si souvent l'impression d'être épuisée. Je me disais qu'elle aussi allait se détendre, traîner le soir avec ses amies couturières, peut-être aller au cinéma avec papa quand il serait de moins mauvaise humeur, ranger l'appartement de fond en comble, changer quelques meubles de place comme elle aimait le faire quand on n'était pas là... Oh, et puis je n'avais plus envie d'y penser. Je voulais rigoler, redevenir une sauvageonne du maquis, je voulais être libre. Libre de me coucher tard après avoir lu pendant des heures en culotte, poitrine à l'air, libre de me lever après midi sans que personne y trouve à redire, de manger avec les doigts ou les pieds, de me laver ou pas chaque jour, libre de regarder les étoiles sans fin sur une chaise longue dans le jardin ou de fixer les branches du vieux mûrier, libre de ne pas parler, libre d'être moi-même.

J'y étais. Dans quelques heures j'y serai ! Et des fourmis me picotaient les jambes.

Cyrano de Bergerac

© 1897

EDMOND ROSTAND



1 minute
de lecture

Cyrano de Bergerac fut un penseur de la liberté. Dans cette célèbre tirade, le héros le plus populaire du théâtre français préfère rester libre de sa pensée et de ses actes plutôt que de devenir le poète officiel du puissant Comte de Guiche, au désespoir de ses amis.

Mais... chanter,
Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,
Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,
Pour un oui, pour un non, se battre, – ou faire un vers !
Travailler sans souci de gloire ou de fortune,
À tel voyage, auquel on pense, dans la lune !
N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît,
Et modeste d'ailleurs, se dire : mon petit,
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles !
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,
Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,
Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite,
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !